

Ferdaous, une voix en enfer

par Naoual El Saadoui. Traduction française par Assia Trabelsi et Assia Djébar, Editions des femmes, Paris, 1981, 219 p.

Dalila Zeghar Maschino

Ferdaous, *une voix en enfer* est le dernier ouvrage de l'écrivaine égyptienne Naoual El-Saadoui: une femme, condamnée à mort, se raconte dans les derniers instants de sa vie. Le monologue vif et rythmé se limite à l'essentiel: une enfance où la dureté et la brutalité du père renforcent la misère; à l'adolescence, un mariage forcé avec un vieillard en décomposition, puis la fuite dans les rues du Caire où seul le métier de prostituée lui permettra de vivre en femme 'libre' jusqu'au jour où surgit son proxénète. La violence de sa vie ne doit pas disparaître avec elle: en silence, une femme l'écoute. Lorsqu'elle sortira de prison, elle transmettra le cri de révolte et d'accusation de cette femme qui a tant souffert d'être femme.

Maghrébine, élevée en arabe, je n'avais jusque là jamais imaginé qu'on pouvait dénoncer si crûment la condition de la femme dans cette langue. En effet, l'arabe a toujours été associé à un traditionalisme conservateur et religieux. Cela fut sans doute un réflexe de défense contre l'agression colonialiste. En

tout cas, c'est ainsi que nous fut transmise notre langue: imprégnée d'un conservatisme oppressant pour nous les femmes, elle appartient d'abord à nos ancêtres et aux gardiens de l'ordre traditionnel! La langue ne nous appartient pas, puisqu'elle nous demande le silence, la soumission et le respect des traditions qui nous aliènent. Aussi, je suis frappée, émerveillée par la liberté d'expression de Naoual El Saadoui. Elle écrit en arabe, en Egypte, la révolte d'une femme. Je me sens plus forte!

Que dire de plus de ce roman après la préface faite par l'écrivain algérienne Assia Djébar? Emue par ce roman, elle nous parle de Ferdaous devenue prostituée par nécessité et par défi, qui crie son accusation contre la violence du système tout entier après l'avoir compris. Pour cela, elle n'a plus le droit de vivre. Elle est condamnée à mort car elle devient dangereuse: elle sait trop de choses sur la moralité des hommes, surtout sur celle de ceux qui disposent de la richesse privée ou de la puissance publique.

Assia Djébar nous parle aussi de l'auteure égyptienne:

Mais est-ce un roman populiste que cette histoire écrite par Naoual El Saadoui connue d'abord comme essayiste en Egypte et dont les études sur la sexualité sont basées sur son expérience de médecin, dont les romans sont lus par une importante jeunesse arabo-phonie, mais contestée par une culture officielle? Si réalisme il y a, il n'en demeure pas moins qu'une chaleur véhémence habite le roman et que la fiction s'ancre dans les drames sociaux

et sexuels d'une réalité arabe contemporaine.

Au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture du roman, on est suffoquée, révoltée, impuissante. Ferdaous évolue, grandit, découvre et apprend la vérité d'être femme, femme du peuple de surcroît. Mais dans cette longue recherche, elle est seule à parcourir ce chemin parsemé d'obstacles. Les autres femmes ne sont pas avec elle, comme dans la rue, cette rue qui appartient aux hommes. La solidarité, la complicité entre les femmes arabes qui se manifeste si chaudement lorsqu'elles sont seules entre elles n'est pas là. Dès l'enfance, Ferdaous est toute seule. La première femme qui aurait pu être sa complice secrète n'est qu'un simple agent de l'oppression patriarcale: sa mère, aidée par une autre femme, est la première à la mutiler en l'excisant.

Pour Ferdaous, tous les hommes se ressemblent (père, oncle, mari, clients) et lui apparaissent comme des murs à franchir. En quête d'un épanouissement de femme au sein de la société, elle se trouve sans cesse dans des situations opprimentes. Le roman est dominé par la fuite d'une situation d'oppression vers une autre, accompagnée du désespoir et en même temps d'un espoir tenace de vivre enfin libre.

Maltraitée par son père, Ferdaous a cru en cet oncle si gentil qui lui a permis d'aller au lycée. Mais cet oncle refuse qu'elle entre à l'université. D'ailleurs, la prestigieuse université El-Azhar est strictement réservée aux hommes. Fière de sa réussite, après avoir brillamment

terminé son secondaire, elle croit qu'enfin les portes vont s'ouvrir devant elle vers un avenir resplendissant.

Mais les rêves s'effondrent vite: l'oncle, avec la complicité de sa femme (une autre!) la marie à un vieil avare, riche et répugnant. Elle fuit, et un homme lui offre l'hospitalité. Elle croit avoir enfin trouvé quelqu'un qui la comprend et l'aidera à trouver du travail. Rien ne vient. . . Et alors qu'elle décide de reprendre sa liberté, celui-ci la séquestre, la viole et la fait violer par ses copains. Se serait-elle plainte à la justice, elle aurait certainement été reçue par un juge semblable à Nicholas Faibarn, ce ministre-magistrat que Margaret Thatcher a dû récemment démettre de ses fonctions: il avait acquitté des violeurs en déclarant que le viol ça n'existe pas et qu'il n'y a que des femmes qui cherchent l'aventure!

Ferdaous fuit encore pour rencontrer une femme (encore une!) proxénète qui l'exploite. Elle fuit à nouveau et décide alors d'être une prostituée de luxe et de travailler à son compte. Mais l'éducation et les tabous sont profondément incrustés en elle. Un jour, la culpabilité frappe à sa porte; avec la honte, elle s'insinue en elle pour l'étouffer lentement. Alors, à bout de force, elle décide de tenter de trouver du travail, comme secrétaire.

Elle découvre alors que toutes les femmes de son entourage doivent se prostituer, d'une manière ou d'une autre, face aux exigences des patrons, petits ou grands, qui n'ont que du mépris pour les employées:

Après trois ans passés dans cette société, j'ai pris conscience de ce fait: du temps où j'étais prostituée, je jouis-

sais d'une respectabilité plus grande que n'en obtenait l'ensemble des employées de cette société, moi comprise.

Violée dans le mariage, méprisée en tant que secrétaire, blessée par un amour malheureux avec un syndicaliste arriviste, elle ne voit plus qu'une issue: retourner à la prostitution:

Enfin mon esprit a pris conscience de la vérité. La vérité était que je préférerais être une prostituée plutôt qu'une femme vertueuse mais dupe. Toutes les femmes sont dupes. Les hommes t'infligent la trahison, puis ils te punissent parce que tu es trahie. Les hommes te forcent à descendre aux abîmes, puis ils te punissent parce que tu te trouves au fond des abîmes. Les hommes te contraignent au mariage puis ils te punissent par des coups, des insultes et la corvée quotidienne.

Les femmes les moins trahies sont les prostituées, et c'est par le mariage, par l'amour que la femme se voit infliger les châtements les plus lourds.

Mais Ferdaous s'est trompée: elle découvre que le monde de la prostitution est dominé par des proxénètes. L'un d'eux s'impose à elle par la violence et lui confisque ses gains. Elle le tue un jour, dans un moment de révolte. Emprisonnée, condamnée à mort, elle refuse de demander un recours en grâce. Elle veut mourir seule, en silence. Au dernier moment elle demande à voir la psychologue de la prison. Elle lui livre sa vie, son désespoir, sa tristesse et son impuissance.

Pourtant il y a un espoir qui scintille: Ferdaous n'est plus seule; Naoual est là pour l'écouter et emporter son expérience vers le monde extérieur.

Petite soeur née. Prépare suicide,

par Odile Dhavernas, Editions du Seuil, Paris, 1981, 157 p.

Lucie Lequin

Livre simple, sans prétention, qui, à chaque page, éveille colère et tristesse. Il raconte 'la vie errante des femmes à leur propre rencontre'.

Odile Dhavernas, avocate et enseignante, y dénonce le dressage des filles, les exigences inéluctables de la caste bourgeoise et l'hypocrisie des prétendus catholiques pour qui l'apparence compte plus que l'amour parental. Colère aussi contre les révolutionnaires, les gauchistes, les esprits ouverts pour qui la question des femmes ne provoque que condescendance et désintéressement. Elle s'en prend aussi à l'iniquité de la justice. La narratrice, Sabine, également avocate, constate quotidiennement que l'égalité inscrite dans le code n'est pas encore l'égalité vécue: la loi des deux poids, deux mesures prévaut toujours pour la justice *impartiale*.

Petite soeur née. Prépare suicide dit l'histoire de Sabine (peut-être aussi d'Odile) née bourgeoise et catholique, histoire souvent interrompue par la narration de cas de femmes de tous les milieux face à la loi. Cet entrelacement de récits dissemblables et pourtant si analogues traduit les longues et "sinueuses progressions" de la femme vers soi, vers sa vie, loin de la "vie truquée" et des "fêlures".

Pour avoir transgressé les normes bourgeoises et catholiques, Sabine est reniée par ses parents. Ce premier et triple dépouillement (religion — milieu — famille) l'initie à une lutte sans fin pour être elle-même,

lutte sans victoire durable car le fond de la détresse n'est jamais atteint. Pour se réapprendre, elle quitte Manuel qu'elle aime, mais sans aimer le servir (pour lui, le service est une preuve d'amour). Elle doit même se dépouiller de son fils afin de le mettre à l'abri d'elle-même, de ses 'brumes,' de 'ses terreurs.'

Cette lutte sans trêve, pour elle, pour les autres femmes, la dégoûte parfois; un sentiment de nausée l'envahit face à l'immutabilité des conventions, des idées, des êtres. Elle veut même échapper à la lutte des femmes et retrouver ses servitudes. Mouvement fugitif car elle a découvert l'importance de la solidarité: 'ce ne peut être moi sans elles, ni elles sans moi' dit-elle. Elle continue donc à 'remuer toute cette boue' même si sa génération, la nôtre, ne verra pas la réconciliation entre la femme et l'homme authentiques.

Oui, oeuvre triste et pessimiste mais aussi émouvante et animée par l'ivresse de vivre: 'Homme, il est passionnant de te quitter'. C'est aussi l'alliance avec la solitude 'belle et forte' et l'espoir mis dans nos petites filles.

Poccurkka, Des Femmes russes,

par des femmes de Leningrad et d'autres villes. Publié par: Des femmes — 2, rue de la Roquette, 75011 Paris, 1980, 180 p.

Nicole Durand

POCCURKKA nous présente les témoignages de quatorze femmes russes sur le système politique coer-

citif et violent de leur pays, sur leurs tentatives prohibées d'expression féminine, sociale et/ou artistique, sur le style de vie obligatoire auquel tous sont soumis, et sur la répression continue exercée à chaque instant, principalement sur les femmes engagées dans la voie du féminisme.

Trois d'entre elles, instigatrices ou collaboratrices à l'Almanach *Femmes et Russie*, ont écrit la majeure partie des 21 chapitres du volume. Ce sont:

Tatiana Mamonova: elle a édité en 1979 le numéro initial de l'Almanach qui était la première publication féministe russe en 62 ans de pouvoir soviétique. La réaction répressive immédiate du système policier, nommé le KGB, l'obligea à renoncer à la publication du second numéro:

'Était-il raisonnable en effet d'exposer ma vie et celle de mon fils Philippe, qui a quatre ans, au nom de l'avenir radicaux?'

Tatiana, poète, peintre et écrivain, s'est orientée vers le féminisme, car elle ne trouvait aucune possibilité de produire ses oeuvres ni auprès des ressources officielles, ni même au sein du mouvement culturel parallèle (majoritairement masculin), qui décida de se 'désolidariser' d'elle et de ses oeuvres à cause d'une prétendue 'infériorité féminine'. Déçue et désillusionnée, elle eut '... accès à la presse occidentale qui me faisait comprendre toute l'importance de mouvement démocratique des femmes', ce qui la mena à la publication de 'Femmes et Russie'.

L'étiquette de 'dissidente' lui fut alors 'collée' et le harcèlement du KGB n'a pas cessé (convocations répétées au bureau de police, accusations d'activités anti-sociales

parce que féministes, menace de recrutement militaire à l'égard de son mari, perquisitions répétées chez elle, etc. . .), ce qui les ont mené, son mari et elle, à adresser une Requête pour quitter leur pays en décembre 1979.

Marina Oulianova: rédactrice à l'Almanach commence son écrit par: 'La répression est quotidienne'. Elle décrit que, dû à la promiscuité des appartements communautaires*, qui provoque une animosité mutuelle entre familles, leurs propres voisins ont trouvé plaisir à les dénoncer par écrit. 'Enfin, le pouvoir avait besoin d'eux! . . .' Même ses parents, vivant dans une peur continue, ont développé une attitude hostile à son égard.

Une hantise continue l'assaille: d'être dépossédée de sa bibliothèque, de sa machine à écrire, de ses feuilles de dessin, de ses recueils de vers, '... et même qu'on ne me confisque, moi, ma peau, mes entrailles. . .' Et comme *Tatiana*, elle n'a pas une seule possibilité de publier ou d'exposer ses oeuvres.

Ekaterina Mironova pour sa part, illustre par des exemples tirés de sa vie personnelle combien réalistes et dramatiques furent les paroles du poète Maïakovski: 'Ma police me garde'; celles de André Sakharov (personnalité reconnue internationalement): '... chaque Soviétique est un hors-la-loi', car les policiers deviennent eux-mêmes des hors-la-loi s'ils démontrent les moindres sentiments humains. Voilà ce qu'exprimait Soljenitsine par le principe 'D'interchangeabilité du bourreau et de la victime'.

Les témoignages des autres auteures décrivent:

— le système de détention dans les camps de concentration qui brise à jamais la vie future après être allé 'enchimie';

— les temps éternels nécessaires pour l'obtention de papiers de travail;

— le délabrement des appartements, tous possession de l'État;

— les pensions de misère accordées aux vieillards;

— l'alcoolisme généralisé chez les hommes: seule fuite possible hors de ce système écrasant;

— l'endoctrinement imposé aux enfants dans le système d'éducation;

— la déformation par la publicité du visage des pays libres.

Dans un tel système socio-politique où le droit de grève n'existe pas, la forme et l'évolution du mouvement féministe apparaît retardataire comparé aux pays européens et américains.

Un essai de regroupement féminin est apparu au début du siècle, il fut traité de 'petit bourgeois' et s'est éteint. Le nouveau féminisme des années 1970-80 ne repose pas sur un mouvement établi comme en Occident: ses ennemis sont plus nombreux que ses partisans et ils se retrouvent tant au sein des organismes officiels que parmi les non-conformistes et les dissidents. Les rappels historiques sont trop brefs et trop épars pour permettre une compréhension exacte du développement historico-féministe moderne (à l'exception de quelques pages sur les femmes, du 11^e au 17^e siècle).

Les conditions de vie plus spécifiquement féminines sont décrites comme suit:

— La maternité est prônée comme

unique façon de se réaliser en tant que femme et de participer à la promotion de la société; ce qui rappelle notre 19^e siècle québécois où les grossesses annuelles, l'attachement à la terre et à la religion étaient imposés comme seuls moyens de conserver notre patrimoine culturel.

— Dans bon nombre de couples, la femme étant plus âgée que l'homme, la relation repose sur la 'femme-mère' envers son 'époux-enfant', la femme est un objet de consommation et le divorce survient plus souvent qu'autrement.

— Le système d'éducation empêche l'enfant de développer une pensée indépendante et une volonté libre; l'enfant mâle particulièrement demeure narcissique, et cet 'homme-enfant' constitue l'un des obstacles à une relation égalito-complémentaire dans les unions russes.

— L'avortement est considéré comme un geste égoïste par l'une des auteures, qui suggère que l'enfant procurera aux femmes 'portées au vice et à la fornication. . . des . . . tâches quotidiennes nouvelles, plus dignes.'

— Les filles-mères mineures n'ont pas le droit de garder leur enfant. La mère célibataire majeure ne peut recevoir la pension accordée à la femme divorcée avec enfant(s).

— Les femmes sont employées aux travaux physiques pénibles, au risque de leur santé, car les hommes consomment de l'alcool en travaillant. La femme est donc plus sécuritaire comme main-d'oeuvre.

Devant cette vie qui est leur lot, certaines femmes russes se réfugient dans la religion pour conserver un espoir et la perception de leur rôle comme mère et éducatrice est basée

sur le sacrifice de soi et sur une collaboration '. . . avec Dieu, pour créer un autre être humain'. On se rappelle qu'au Québec, en milieu urbain, une évolution hors de ce contexte strictement religieux a débuté vers les années 1965-70.

D'autres admettent que seule la spiritualité est leur sauvegarde et elles décrivent l'immense évolution nécessaire pour que l'homme et la femme russe puissent choisir librement la manière dont ils veulent s'aimer, soit de façon platonique, conjugale, romantique, amicale, érotique, mystique, etc.? Car '. . . pourquoi fuir cette diversité?', l'amour demeurant le thème sous-jacent de ce livre.

Réussir à composer un volume unitaire avec quatorze auteures est peut-être impossible: la faiblesse de cohésion de POCCURKKA lui enlève donc une certaine force de frappe. Cependant, la vérité d'expression de chacune livre une richesse humaine qui touche profondément. . . 'Pourrais-je être la femme que je suis, dans des conditions analogues?', nous forcent-elles à nous demander.

Par leurs témoignages, ces femmes russes nous entraînent vers une solidarité féminine universelle. On les saisit comme si c'était l'une de nos soeurs qui nous écrivait.

FOOTNOTE

** Environ deux tiers des logements sont partagés par plusieurs familles et ce sont les femmes qui en subissent les pires conséquences; un seul évier dans une cuisine communautaire (hygiène féminine?), une seule cuisinière (bousculade) et accès facile pour n'importe qui (viols, meurtres, insécurité totale).*